

Ressource N° 3.2

**Tirée de l'atelier transversal
De l'idée à la réalité :
Quels chemins d'incarnation ?**

Série : « Les ateliers transversaux »

Résultats de la consultation par Pascal Ortelli



« La réalité est plus importante que l'idée ». Que peut signifier dans le concret des flux continus d'informations, vraies ou fausses, ce principe énoncé par le Pape François dans La Joie de l'Évangile ?

Entre le poids du réel et la force des idées, ce 3^e atelier transversal cherchera à discerner, à la lumière de la pensée sociale chrétienne, ce qui nous permet de coupler les choses aux mots, autrement dit de passer des élaborations conceptuelles à la réalité et vice-versa.

Pour ce faire, deux témoins du monde des médias et de la communication viendront partager leur expérience : Geneviève Auroi-Jaggi (spécialiste de la communication et du transfert des savoirs en ligne) et Patrice Favre (journaliste et rédacteur en chef de l'Echo Magazine).

Les échanges avec eux et entre les participants permettront de s'interroger sur les outils à même d'articuler réalité et idées / conception et réalisation. A terme, le but est d'arriver à dégager quelques critères aptes à distinguer les constructions intellectuelles qui aident à comprendre le réel de celles qui, au contraire, le rendent opaque, sèment la confusion et l'erreur.

L'atelier a débuté à 18h par la deuxième assemblée générale ordinaire de l'association Plateforme Dignité et Développement.



Octobre 2018

© Tous droits réservés à :

Association Plateforme Dignité et Développement

www.dignitedeveloppement.ch

Ch. du Ru 16, CH-1041 Bottens

Pascal Ortelli, animateur-coordonateur, + 41 (0) 79 575 41 59,

pascal.ortelli@dignitedeveloppement.ch

c/o Université de Fribourg, MIS05 5218, Av. de l'Europe 20, CH-1700 Fribourg

2. Résultats de la consultation

2.1. Un point de vue du monde économique et académique par Michaël Gonin

Michaël Gonin, marié et père de trois enfants, docteur en éthique économique et théologien, est professeur d'éthique à HET-Pro.

Plus d'infos : <https://www.het-pro.ch/portrait-de-semaine-michael-gonin/>

Dans le cadre de la consultation de la plateforme Dignité et Développement sur le thème « De l'idée à la réalité : Quels chemins d'incarnation ? », je me suis pris au jeu de poser quelques réflexions, certainement pas exhaustives ni forcément définitives. Il s'agit de quelques « grains de sel choisis » avec lesquels j'espère « assaisonner » la discussion, à défaut de l'alimenter. Les réflexions suivent simplement l'ordre des questions posées dans le document préparatoire et peuvent ainsi manquer de cohérence interne.

Point 1 : Sur les sources et risques d'une déconnexion idées-réalité

Je pense que notre système de recherche et de formation universitaire est une grande source de déconnexion. Dans de nombreuses disciplines, l'enjeu semble être de moins en moins le critère de la « vérité » comme une correspondance entre l'énoncé et la « réalité », mais simplement l'acceptation de notre énoncé par nos pairs, représentés par les éditeurs et relecteurs des revues académiques. Est juste et important ce qui se publie dans une revue prestigieuse. On peut donc chercher et enseigner sans jamais retourner à la réalité ou, dit autrement, on réduit la « réalité » à la « réalité de la publication », résumée en anglais par ce slogan académique bien connu : *publish or perish*. Ainsi, à la réception de son Prix Nobel, l'économiste Coase affirme que "*what is studied is a system which lives in the minds of economists but not on earth. I have called the result 'blackboard economics'. The firm and the market appear by name but they lack any substance.*" Ou quand une réalité se construit sur un système théorique dont les hypothèses de bases ne sont jamais véritablement confrontées à la réalité.¹

En théologie, ce risque de déconnexion de la « réalité » semble double. Premièrement, nous courons parfois le risque de déconnecter nos recherches d'une « réalité empirique ». A force de vouloir « prouver » notre compréhension du texte, nous entrons dans une bataille d'arguments qui peut nous faire perdre de vue qu'il y a une réalité derrière notre argumentation. Que les choses se sont passées d'une certaine manière, et que ce ne sont pas nos théories qui peuvent changer le « quoi » ou le « comment » de cette réalité. Au-delà de la « réalité du texte », il s'agit de ne pas oublier la question de savoir ce qu'il s'est réellement passé et ce que change cette réalité empirique pour notre vie.

Deuxièmement, nous avons tendance, dans nos églises, à déconnecter la théologie et la spiritualité de la réalité de nos membres. La foi, les principes de la foi, la vision du monde de la foi, la bonté, l'amour, le pardon, la justice et même la présence de Dieu : tout cela semble être « réel » que dans l'église, dans la communion que nous célébrons le dimanche, loin du quotidien des croyants. Certes, nous nous faisons du bien dans une célébration, une retraite

¹ On renvoie ici aux critiques d'auteurs tels que Khurana, Ghoshal, Ferraro, Mintzberg ou Callon.

spirituelle, une soirée de louange et/ou de prière, mais comme pour reprendre notre souffle et vivre en « apnée spirituelle » le reste de la semaine. La foi perd ainsi toute pertinence face à notre quotidien.

Point 2 : Sur l'usage des statistiques et les nouveaux médias

La question des statistiques fait suite au problème précédent. Pour paraître plus « objective », la science tend à vouloir réduire le monde à des données quantitatives. Or c'est un leurre de penser que la statistique est objective. C'est une forme de subjectivité également : Que mesure-t-on ? Avec quelle échelle ? Que fait-on avec ces données ? Quelle statistique va-t-on prendre ? Ce ne sont pas les « statisticiens objectifs » qui nous le disent, mais bien des personnes qui pensent en 'subjectif', avec leurs visions du monde et leurs priorités (qui bien souvent se réduisent, à nouveau, à un objectif de publication scientifique, cf. *supra*). Pourquoi un nombre serait-il une meilleure représentation de la réalité qu'une description ?

J'aimerais illustrer cette différence avec un exemple profondément basique : Pourquoi est-ce que 1 personne = 1 personne est vrai ? Est-ce à cause du mathématique $1=1$? Je crois plutôt que cette égalité entre les humains vient d'ailleurs, notamment d'une anthropologie chrétienne qui pose la dignité fondamentale et inconditionnelle de chaque personne – et cela même si 1 n'était tout à coup plus égal à 1. L'exemple paraît trivial, mais pensons par exemple aux « handicapés », catégorie statistique déjà problématique en soi, qui tend à mépriser la valeur humaine de ces personnes. Ces personnes, statistiquement, perdent souvent leur dignité parce qu'elles coûtent davantage en santé, en éducation, en énergie pour les parents... et rapportent moins au produit national brut, mesure suprême du bien-être de nos sociétés. A nous de retravailler donc ces « catégories statistiques » pour rappeler la dignité des personnes qu'elles agèrent de manière parfois brutale.

Et nous trouvons ici le point commun entre statistiques et médias. Ils ne sont toujours que moyens d'agrégation et de transmission d'information. Il y a donc toujours, chez l'un et l'autre, un travail « éditorial » : quelles données chercher, agréger, communiquer ? Sous quelle forme ? En lien avec quelle réalité ? Les médias, comme les statistiques, ne peuvent être neutres : Que met-on en première page ?² Qui interroge-t-on pour représenter un point de vue (l'évangélique illuminé, le catholique 'fondamentaliste', ou des représentants 'équilibrés' de ces courants ?) ?

Face à cela, nous ne devons pas avoir peur de 'ne pas être neutres'. Certes, ne jamais essayer de fausser, manipuler... Mais plaider pour des médias et un discours en société non pas 'neutre', mais où chaque 'point de vue' sur une réalité (et point de vue signifie une perspective spécifique, subjective, choisie) est intégré, entendu, et reconnu pour sa valeur intrinsèque et où sa non-neutralité relative est mise en lumière. C'est la condition pour une véritable démocratie pluraliste.³

Point 3 : Sur l'art, la vérité et l'incarnation

Si l'on ne peut espérer une véritable objectivité de la part des autorités principales tels que la science et les statistiques ou les médias, qu'en est-il alors de l'art ? L'art pourrait-il recréer un lien plus étroit avec le « réel » que la science ? Cela dépendra certainement de la position de

² Je repense ici à l'anecdote que l'on m'a reporté d'un journaliste d'un grand média occidental en Afrique, qui disait dépité que, pour être mentionné dans les médias occidentaux, il faut un mort à Jérusalem, 50 morts à Bagdad, ou 250 dans sa région.

³ On peut renvoyer ici aux travaux de Guillebaud ainsi que Os Guinness notamment.

l'artiste ? Est-il intéressé à représenter une « réalité » ou son « impression de celle-ci » ? Contrairement aux statistiques, l'art a la légitimité de rechercher et d'exprimer une impression plutôt que la réalité, et il l'affirme parfois ouvertement. Mais lorsque l'art se déconnecte du réel, n'est-il pas en train d'en dire long sur de notre rapport au réel dans notre société ? Ne reflète-t-il pas l'état d'esprit qui prévaut dans notre société (« tout se tient » ; « il n'y a rien à prendre dans ce monde que ce que je veux en prendre, comme je veux le prendre et selon mon interprétation ») ? Dans ce sens, l'art ne permet pas l'incarnation que l'on pourrait attendre, mais reflète au contraire les limites de notre humanité lorsqu'il s'agit d'entrer en relation avec la réalité qui nous entoure. J'entends les gens autour de moi discuter bien davantage dans ces termes subjectifs qu'en termes statistiques ! Mais au moins, l'art, dans sa subjectivité, ne réclame pas une objectivité comme le ferait la statistique. Et il pourrait, s'il le désirait, redonner un accès plus direct à la réalité qui nous entoure en cherchant à refléter cette réalité plutôt que de se focaliser sur notre perception subjective de celle-ci.

Point 4 : Sur la force des idées et l'utopie du christianisme

Si c'est bien l'espérance du retour du Christ et du Royaume de Dieu qui doit être notre moteur, alors oui, le christianisme est une vision du monde basée sur l'utopie (qui se réalisera, donc pas utopiste) – mais une utopie incarnée. Cette espérance nous met en route dans ce monde, ici et aujourd'hui ! Christ nous oriente, nous motive, nous rappelle notre responsabilité énorme... et la relativise en même temps ! Au travers de Christ, nous sommes appelés non pas à relativiser la réalité matérielle et spirituelle, ni à la biaiser pour qu'elles correspondent à notre utopie – mais à la voir telle qu'elle est réellement, au-delà de nos biais et désirs secrets, au-delà de nos agendas et aspirations humaines. Paradoxalement aux yeux de beaucoup, c'est bien le « détour » par le Christ qui nous permet de saisir plus « directement » et objectivement la réalité de notre existence et de notre contexte.

La notion d'incarnation et la réalité qu'elle représente me paraissent donc fondamentales. Notre Seigneur et les convictions y relatives sont bien davantage que des idées ou des croyances (on revient à la déconnexion théorie-réalité). Ce sont des réalités objectivement valides – même si, dans notre humanité, nous ne pouvons les cerner que de manière partielle et biaisée. Pourtant, même si jamais objectivement vérifiables, toujours subjectivement reçues et mises en pratiques, elles sont bien davantage que des constructions intellectuelles dont la pertinence serait limitée à un moment dans la semaine ou à certains domaines de notre vie quotidienne tels que notre foi, notre vie spirituelle, ou notre salut dans l'au-delà. L'incarnation nous rappelle que nos convictions font référence à une réalité qui a été vécue dans une réalité historique, sociale, politique, culturelle. Par la vie des croyants, elle doit continuer d'être vécue concrètement dans le quotidien, dans toutes les sphères de la société.

Nous avons donc à retrouver une spiritualité du quotidien ; nous avons à impliquer davantage les 'laïcs' de nos communautés dans le développement d'une vision du monde, de l'économie, de la politique ou de la famille qui soit incarnée, donc ancrée dans la réalité. C'est à ces croyants du quotidien de jouer les rôles principaux. Ellul le note très bien : « En réalité aujourd'hui le théologien n'a plus rien à dire au monde parce qu'il n'y a plus de laïcs dans nos Eglises. Parce que d'un côté il y a le pasteur qui ne connaît pas la situation du monde, et de l'autre il y a des laïcs qui opèrent soigneusement la dissociation entre leur foi et leur vie ou qui

essaient de s'en tirer par une morale. La vérité théologique n'a aucun lieu de rencontre avec le monde. »⁴

La vérité : elle est centrale au christianisme. Si dans certains domaines plusieurs positions se tiennent, il y a également des choses qui sont vraies et dont le contraire est en principe faux. Paul le faisait remarquer : Si nous croyons à tort que Christ est ressuscité, à quoi bon notre foi ? (1 Co 15,14) Même si elle nous ferait encore du bien, à quoi bon croire vrai quelque chose qui serait faux ? Dans ce sens, on peut considérer que le christianisme a un côté exclusif : ce qui contredit une affirmation centrale du christianisme sera, par définition, considéré comme faux.⁵ La force du christianisme, si fondamentale pour la démocratie pluraliste, se trouve exactement dans ce totalitarisme, car c'est un totalitarisme basé sur l'amour et la non-violence – un totalitarisme qui, paradoxalement, affirme radicalement que chacun est libre de penser ce qu'il veut. Non pas que ce qu'il pense est forcément juste, mais qu'il a le droit fondamental de « penser faux ». Tous les points de vue sont donc bienvenus – même lorsqu'ils menacent ce que le chrétien considère comme vrai et essentiel. C'est donc probablement le seul totalitarisme qui ne soit pas une menace pour les autres points de vue – et qui ne craint pas la menace des autres !

Point 5 : Sur les totalitarismes cachés et les vérités occultées

Je crains que l'idéologie capitaliste ne mette en péril une démocratie où il y a de la place pour tous (cf. suppression de la classe moyenne ; dépendance accrue d'un grand nombre de personnes à un petit nombre de multinationales et d'institutions de prévoyance etc.). Même s'il est de bon ton de dénoncer le consumérisme et l'avalissement du consommateur par des divertissements de plus en plus anecdotiques au détriment de réflexion plus fondamentale sur son état et sur la société, fondamentalement, tout le monde se complaît dans ce jeu.

L'autre totalitarisme qui me fait encore davantage souci réside dans un certain humanisme séculariste d'une intolérance frappante : celui qui pense ou croit autre chose, qui ose affirmer une conviction contraire à la pensée dominante, même si cette dernière se veut bienveillante, est considéré comme un danger pour la société, voire pour lui-même. L'État s'arroge alors le droit d'intervenir soi-disant pour le bien de la personne elle-même, de ses proches et/ou de la société – paradoxalement au nom même de la diversité d'opinion...⁶

Se prépare également de manière discrète mais profonde, une vision du monde qui ouvre la porte à un eugénisme radical et à son corollaire, le génocide de tous ceux qui « n'entrent pas dans le moule ». Pourquoi garder des faibles, des idiots, des gens aux autres pensées et vision du monde si nous pouvons dire que tel génome, telle vision du monde (humaniste, probablement), tel implant est tellement plus performant ? Aujourd'hui les trisomie 21 sont

⁴ Ellul, Jacques, *Présence au monde moderne*, Lausanne, Presses Bibliques Universitaires, 1988, p. 24. Dans le même sens : « « The application of Christian principles, say, to trade unionism or education, must come from Christian trade unionists and Christian schoolmasters: just as Christian literature comes from Christian novelists and dramatists—not from the bench of bishops getting together and trying to write plays and novels in their spare time. » Lewis, Clives Staples, *Mere Christianity*, coll. Fontana Books, 50R, London, Collins, 1956, p. 75.

⁵ Encore faut-il s'entendre sur ce que sont ces affirmations centrales et sur notre capacité à véritablement les discerner et les définir.

⁶ Guinness, Os, *The global public square: religious freedom and the making of a world safe for diversity*, Downers Grove, InterVarsity Press, 2013. Et derrière certains « chevaux de bataille » de cet humanisme qui revendique toujours davantage de droits pour certains groupes sont oubliés des causes plus profondes, touchant davantage de personnes de manière plus grave : les conflits qui durent en Afrique, qui s'enlisent ; la situation d'Haïti (notamment à cause du réchauffement climatique et la mauvaise gestion de l'aide internationale) ; ...

quasi-systématiquement avortés, et demain ? Tous ceux qui ont refusé la manipulation génétique pour avoir un QI de minimum 150 ou mesurer 2m00 ou ne pas avoir un risque de telle maladie génétique ? Sauf changement radical dans l'évolution actuelle (et rien ne laisse présager un tel changement pour l'instant), on exclura ces gens de manière systématique des droits à l'assurance, à la formation, aux postes-clés...

Point 6 : Sur le besoin de reconnecter l'idée à la réalité

Face à ces risques de dérives idéologiques qui souvent résultent d'une focalisation sur une partie seulement de la réalité (et qui donc au final ne reflètent aucune réalité, car dans le « vrai monde », nous n'avons jamais qu'une partie de la réalité : si affirmer par exemple que l'humain est un animal n'est pas faux, cela devient fondamentalement faux si l'on oublie l'autre partie de cette réalité : l'être humain est en même temps bien davantage qu'un animal), il nous faut fondamentalement revoir :

- le système de recherche et de formation universitaire qui encourage la spécialisation aveugle et empêche fortement toute recherche et carrière interdisciplinaire ; les formations qui empêchent à penser interdisciplinaire, global, interconnecté etc. Cela veut dire également revoir le fonctionnement même du monde académique qui promeut les hyper-spécialistes plutôt que les généralistes et les « synthétistes ».
- l'administration publique qui est beaucoup trop cloisonnée (souvent construite sur les mêmes cloisons que les formations universitaires d'ailleurs, avec les mêmes taches aveugles dans les différents départements / services que celles dans les facultés universitaires correspondantes).

2.2. Un point de vue du monde de la médecine

Cette jeune médecin souhaite garder l'anonymat.

Point 1 : Le critère d'une parole incarnée

Comment se manifeste cette possible déconnexion dans vos pratiques respectives ?

Quels sont les risques et les parades qui favorisent ou occultent cette potentielle déconnexion ?

La pratique médicale est hautement dépendante de la subjectivité de chacun. À mon sens, aucune prise en charge, aucune modalité de communication ne saurait être érigée comme un standard absolu. Chaque patient nous soumet sa problématique en apportant avec lui sa représentation du monde et de son corps, son passé, son bagage émotionnel et ses expériences médicales antérieures. Dans un monde où les revendications des patients par rapport à leur prise en charge médicale se font de plus en plus nombreuses, avec les démarches juridiques qui s'ensuivent, la profession médicale est tentée de mettre en place de plus en plus de protocoles standardisés de prise en charge, afin d'une part de protéger les praticiens d'attaques juridiques potentielles, et d'autre part de « rationaliser » la pratique.

Or je pense que cela nuit à la pratique de ma profession de plusieurs manières, notamment en distançant le médecin de son sens clinique (« flair », expérience acquise), et plus encore en rendant indépendantes les prises en charge de tous les aspects subjectifs amenés par le patient. Il n'est d'ailleurs pas rare que la discrépance entre le point de vue du patient et la proposition de prise en charge, présentée de façon trop dogmatique, soit une source de tension, voire de conflit, entre le médecin et son patient. De ce point de vue-là, à mon sens les idées transmises par ces protocoles doivent essentiellement servir de canevas, dont chaque médecin peut s'inspirer, mais en individualisant la prise en charge en fonction desdits aspects subjectifs, en prenant le temps nécessaire à établir un compromis avec le patient.

Point 2 : Les clés de lecture et le medium ambiants : entre statistiques et nouveaux moyens de communication

Si la statistique est devenue un outil incontournable pour appréhender le réel, quelles précautions faut-il prendre pour ne pas se laisser manipuler ?

Quels autres outils de lecture de la réalité sociale envisagez-vous, en tenant compte du fait que cet outil doit à la fois respecter la singularité de chaque personne, tout en permettant une certaine organisation de la vie en société ?

C'est une question très complexe, à laquelle il m'est difficile de répondre. Toutefois j'essaie à la lumière de ma pratique professionnelle. La médecine se tourne de plus en plus vers « l'*evidence-based* », la médecine basée sur les preuves. De grandes études sont pratiquées sur un nombre important de patients, afin d'étudier l'effet d'un traitement, les avantages d'un médicament sur un autre, les complications liées à une procédure, etc.

Or, même si une recherche statistique est effectuée afin d'étudier les facteurs confondants dans l'interprétation des résultats, il me semble impossible d'appréhender tous ces facteurs. On sait maintenant en effet l'importance de l'environnement, de la génétique et de l'épigénétique, probablement qu'on sous-estime l'effet du mental sur le corps. De plus, même si la médecine basée sur les preuves me semble une très bonne chose du point de vue de l'étude scientifique objective, et qu'elle a apporté beaucoup au progrès médical des dernières années, certaines personnes ou institutions prennent des décisions radicales (changement des recommandations de prise en charge, notamment) en fonction d'études qui érigent en vérité absolue un progrès d'à peine quelques pourcents ; différence jugée significative par la statistique, mais qu'en est-il au niveau du patient lui-même ?

Pour prendre un autre exemple, l'industrie pharmaceutique en profite largement. En prouvant par des études statistiques la supériorité d'un nouveau médicament, elle dispose donc d'une couverture par un nouveau brevet, lui permettant de vendre un « nouveau » médicament plus cher que le précédent. Or il est facile de négliger d'étudier suffisamment attentivement ses effets secondaires, ou de justifier le brevet par une différence infime de l'effet dudit médicament sur le précédent, mais jugée statistiquement significative.

Des précautions ? Il s'agit principalement de connaissances dans l'interprétation d'un résultat, dans la lecture d'une méthode scientifique, afin d'avoir le recul et la capacité nécessaire pour juger de la pertinence scientifique du résultat. Malheureusement, cela prend du temps et des efforts, et demande une connaissance scientifique qui dépasse beaucoup de gens, qui réagissent de façon émotionnelle face à un résultat dont ils ne mesurent pas la portée réelle...

Pour les autres solutions et outils de lecture... Là je pense que la question dépasse mes compétences. Cela me paraît extrêmement difficile, car la vie en société demande absolument

une organisation et donc des règles, mais comment rendre cela compatible avec la subjectivité de chacun ? Je crois que les règles se doivent d'être souples quand il s'agit de subjectivité, et strictes lorsque leur non-respect implique un danger pour l'intégrité d'autrui.

Face à la puissance de ce quatrième pouvoir que représentent les médias et les nouveaux moyens de communication, peut-on vraiment rester neutre ?

Qu'est-ce que la neutralité, puisque tant de choses sont subjectives ? Un procès est-il conclu de façon neutre parce qu'un jury y participe ? Je peine à y croire. Qu'on vive en autarcie dans un village de montagne ou qu'on soit rivé à son smartphone... La recherche de la vérité est essentielle, mais est-elle vraiment réaliste ? Le tout est de tenter de s'en approcher, en multipliant les points de vue dans nos analyses.

A l'heure où les émotions font souvent pencher la balance en politique, un journalisme engagé n'aurait-il pas davantage d'impact ?

Un journalisme engagé est-il exempt d'émotion ? Et encore faut-il rendre plus visible l'information véhiculée par les journalistes engagés. Malheureusement pour l'heure, il me semble que les médias se concentrent beaucoup sur ce qui fait réagir le lectorat, qui semble-t-il est friand d'émotions et de scandale. Donc jusqu'où peut-on véhiculer un message plus objectif, moins émotionnel ? La portée des messages est également dépendante de l'écoute par le lectorat ciblé...

Point 4 : La force des idées : une vague utopie ou un réel moteur de transformation ?

Les idées, respectivement les utopies, ont-elles par elles-mêmes une vertu transformatrice ?

Certainement, pour autant que le message passe. L'idée ou l'utopie est pensée, puis exprimée, puis entendue, puis comprise, puis appliquée... Autant de niveaux d'interprétation possibles.

La concrétisation d'une utopie ne rime-t-elle pas souvent avec l'avènement d'un nouveau totalitarisme ?

C'est une dérive potentielle bien connue. On en revient à la question 2.1-2.2 : comment faire pour amener un progrès sans se mettre en conflit avec les personnes qui ne partagent pas l'utopie ? Il s'agit du fondement de la démocratie. On ne peut imposer une idée, si bonne soit-elle. La patience, le dialogue, l'argumentation, sont autant d'outils pour tenter de faire accepter et appliquer l'idée, l'utopie à laquelle on croit. Que disaient Gandhi et Martin Luther King à ce sujet ?

L'enseignement social chrétien n'est ni une utopie ni une troisième voie ? Il offre des principes directeurs à incarner dans nos réalités respectives, mais comment s'y prendre ?

Le terme enseignement social chrétien ne me parle pas et je n'y connais rien. Je ne me vois pas compétente pour répondre à cette question.

Point 5 : Que faire quand le paradigme de lecture tend à devenir unidimensionnel ?

A l'instar de Laudato Sí où le pape pointe du doigt le danger qui consiste à lire la réalité avec un prisme unidimensionnel - autrement dit à lui plaquer une certaine idéologie -, en plus du paradigme technocratique largement thématé dans l'encyclique, quelles nouvelles idéologies voyez-vous poindre ?

Au niveau médical, je constate une tendance inverse dans une certaine partie de la patientèle. À savoir une méfiance exagérée envers l'intervention médicale, des croyances déplacées de l'ordre de « la nature règlera le problème seule », « seules les médecines alternatives sont dignes de confiance », « les médecins ne veulent que faire leur beurre et ne s'intéressent pas à mon bien-être et à mon devenir ». Ce sont des discours que l'on entendait très peu il y a 10-15 ans, et qui deviennent assez répandus.

Or, si la médecine connaît ses dérives encore actuellement (traitements coûteux et lourds en fin de vie pour un gain de quelques semaines d'espérance de vie, traitements préventifs pouvant être exagérés notamment), une bonne partie de cette méfiance fait à mon avis écho à une façon paternaliste et unilatérale de pratiquer la médecine, telle qu'on ne l'enseigne plus dans nos facultés. Celle-ci était par contre très courante jusqu'au début des années 90 et trouve encore un certain nombre de représentants un peu partout, mais il peut être très difficile de gérer cette méfiance dans des situations médicalement graves et urgentes, et ce d'autant plus qu'on essaie de pratiquer la médecine dans l'esprit ouvert et flexible décrit sous le premier point.

Pour prendre un autre exemple très concret et dans un tout autre contexte, dont il est difficile de parler dans le milieu ecclésial, je suis choquée de voir les dérives médicales liées au refus d'interruption de grossesse, au nom d'une pseudo-objection de conscience ou d'une interdiction étatique. Pour le premier cas (objection de conscience), on parle de plus en plus de l'Italie où des femmes sont décédées dans des situations où clairement la poursuite de la grossesse mettait directement en danger la vie de la mère, et où sous couvert d'objection de conscience on a négligé des complications médicales sévères ; en France, des complications infectieuses post-IVG ont été négligées en raison à mon avis d'un jugement moral porté, et non d'une évaluation médicale digne de ce nom, menant à des complications sévères.

Pour l'aspect étatique, certains pays, notamment d'Amérique du Sud, sont revenus en arrière sur la légalité de l'IVG, au point de la rendre illégale et punissable y compris si la vie de la mère était en danger en raison de la grossesse. Est-il acceptable au 21^e siècle de prioriser, au nom du « droit à la vie », la vie de l'embryon (qui ne survivra de toute façon pas sans sa mère, il faut le dire !) sur celle d'une femme ? On peut penser ce qu'on veut de l'IVG « sociale » ou « par choix », être pour ou contre, mais les situations médicales et les complications sont une autre chose. L'amalgame est dangereux et tue.

2.3. Un point de vue du monde de l'architecture par Anne Magatti-Dembinski

Anne Magatti-Dembinski a obtenu un Master of sciences *cum laude* à l'Accademia di Architettura di Mendrisio en 2012 (Université de la Suisse italienne). Elle travaille depuis sur différents types de projets et concours, principalement en suisse et alimente son apprentissage par de nombreux voyages à travers le monde.

Anne Magatti-Dembinski est aussi co-fondatrice de l'espace de travail partagé la Clé de Voûte (Lausanne), créé en 2016.

Point 1 : Le critère d'une parole incarnée

LA REALITE sans IDEE

L'architecture est une discipline qui regroupe beaucoup de domaines très différents et complémentaires. Chaque architecte décide de faire prévaloir tel ou tel domaine ou discipline dans le développement de ses projets. Il est cependant possible de réduire à trois principes basiques l'art de construire aujourd'hui.

En effet, tout bâtiment construit respecte ces trois principes objectifs :

- Technique (structure, construction et doit s'accorder avec les lois de la nature)
- Financier (budget fixé ne doit pas être dépassé)
- Légal (normes de tous types à respecter: handicapés, environnementales, gabarits etc.)

Ces trois aspects permettent de « construire », mais non de « bâtir ». La différence entre ces deux actes se trouve dans la place que l'architecte décide d'accorder à l'Homme dans ses réflexions et bâtiments. En effet, il est fondamental de ne jamais oublier que l'architecture pourra influencer en bien ou en mal la vie de l'homme, et ceci aussi bien à grande échelle (urbanisme etc.) qu'à petite échelle (agencement intérieur d'un appartement, position d'une fenêtre etc.).

L'homme se forge et habite le monde à partir d'un lieu construit qui le protège; ceci est une responsabilité.

Trop souvent malheureusement, la réalité de profit prend le pas sur une architecture au service de l'homme.

L'IDEE sans REALITE

L'architecture est un merveilleux métier car nous sommes constamment confrontés à la perfection de la nature, de son fonctionnement et de son équilibre. Ce rapport à la nature n'a de cesse de rappeler sa petitesse à l'architecte croyant.

En effet, entre la création d'un projet sur papier et sa construction réelle il y a toujours un décalage qui demande plusieurs va-et-vient pour être effacé. L'architecte est donc obligé, petit à petit de se détacher de l'idée ou de sa représentation mentale pour se plier à la force du réel, afin que le produit fini « soit ».

Point 2 : Les clés de lecture et le médium ambiants: entre statistiques et nouveaux moyens de communication

Les statistiques permettent effectivement de lire le monde d'aujourd'hui en faisant ressortir les aspects objectifs d'une multitude de singularité. Cependant, cette manière de procéder présente le risque de l'exclusion. En effet, à force de ne se baser que sur « la moyenne » les personnes qui n'en font pas partie se retrouvent lésées et exclues (exemple basique : largeur des sièges dans un avion ; la personne obèse devrait-elle acheter deux places ?).

Il est impératif que le contexte soit toujours pris en compte et il est impératif de toujours laisser une place à la marge de l' « hors statistique ».

Les médias permettent de donner un son à la voix de cet « hors statistique » en se concentrant par exemple, sur des témoignages faisant ressortir des aspects sociaux en mettant le doigt sur des dysfonctionnements et en introduisant la donnée émotionnelle qui n'existe pas dans la lecture du monde à travers le spectre des statistiques. Ainsi, on a pu voir les réactions créées et la prise de conscience mondiale suite à la publication de la photo du petit garçon mort sur la plage en septembre 2015, alors que plusieurs fois par mois, de nouveaux chiffres de personnes naufragées ou décédées apparaissent dans les nouvelles nous informant de la tragédie de la migration.

Point 3 : L'art: un chemin privilégié d'incarnation?

Notre lecture du réel est faite de points de vue nourris d'idées.

La force de l'art, qu'il soit connecté ou déconnecté du réel est sa capacité à transporter son spectateur et ainsi à le projeter dans un nouveau monde, le faisant ainsi réfléchir. La richesse que le spectateur peut retirer de ce voyage lui permet si celui-ci le veut, d'éclairer avec de nouveaux points de vue certains aspects du monde qui l'entoure.

Ainsi, en soit, l'art ne se suffit jamais à lui-même il peut toujours être un chemin d'incarnation, tout dépend de ce que le spectateur décide de faire raisonner en lui-même.

Point 4 : La force des idées : une vague utopie ou un réel moteur de transformation?

L'utopie est une force qui nous éloigne de la réalité pour mieux y revenir, changés, (un peu comme l'art le permet).

En effet, toute idée, même utopique pour questionner la condition du monde ou du système est une force positive, car elle permet une remise en question et la formulation de solutions. Cependant il est fondamental de partir du principe qu'une utopie est une force de pensée, mais que celle-ci ne pourrait être appliquée telle quelle au monde réel sous peine d'être trop radicale. De celle-ci et grâce à celle-ci, seulement quelques aspects de la réalité pourront être changés.

En effet, l'ordre des choses met des décennies à se mettre en place et à trouver ses équilibres, une utopie serait la création de toute pièce d'un nouvel ordre qui n'aurait pas de ramification et donc ne pourrait trouver son équilibre avec l'existant.

2.4. Un point de vue du monde de la formation par Nicole Awais

Nicole Awais est spécialiste en didactique de l'enseignement religieux. Docteur en théologie et en science de l'éducation. Chargée de cours à l'Université de Fribourg, elle fut entre autres chargée de projet et membre de la direction de la Fondation éducation21, didacticienne des sciences humaines et sociales pour l'enfant du monde. Elle travaille aujourd'hui comme pédagogue au sein de l'Eglise évangélique réformée du canton de Fribourg (EERF).

(Propos recueillis et mis en forme par Pascal Ortelli)

Point 1 : Le critère d'une parole incarnée

Souvent, en pédagogie, on a de très bonnes idées. Or, on imagine qu'elles sont applicables pour tous, ce qui revient à promouvoir une même pédagogie pour tous. Cela est impossible ! La confrontation des élèves et des enseignants à la complexité de la réalité exige que tout bon formateur ait au moins trois à quatre types de pédagogie différentes en réserve. Il est en effet terrible d'idéologiser ou d'absolutiser une seule et unique pédagogie. C'est courir à l'échec pour tous les apprenants qui ne parviennent pas à la suivre. Il est donc nécessaire de contextualiser les choses, de tester différentes pédagogies sur les apprenants et surtout de les adapter. Car, rappelons-le, pour respecter le droit de l'enfant à une éducation de qualité, il revient à l'école de trouver des moyens pour s'adapter à l'élève et non l'inverse, comme on le voit encore trop souvent.

La déconnexion de l'idée par rapport à la réalité s'observe aussi dans la représentation que l'on se fait de l'« institution école ». Elle est très différente si on l'observe de l'intérieur ou de l'extérieur. Alors qu'à l'intérieur, les enseignants sont souvent submergés de tâches pédagogiques et administratives, du dehors, on ne cesse de dire : l'école devrait faire ceci ou cela, pourquoi ne le fait-elle pas...

Un bon exemple du passage réussi d'une réalité à une idée qui améliore cette réalité est celui de l'intégration des enfants en situation de handicap dans les écoles primaires de Martigny, en Valais. Dans les années 1970-80, alors que l'institution juste à côté de l'école les prenait en charge, le directeur de l'époque a décidé d'intégrer ces enfants en classe, avec un éducateur. Cela se fit pas à pas et prit un certain temps pour que la formule fonctionne. Le directeur suivant décida de faire un pas de plus dans le sens d'une institutionnalisation de cette pratique. Elle fut peu à peu traduite en une loi qui en garantit sa pérennité.

Point 2 : Les clés de lecture et le médium ambiants : entre statistiques et nouveaux moyens de communication

En pédagogie, comme dans beaucoup d'autres domaines, nous donnons beaucoup trop de poids aux statistiques : on donne des résultats, mais on ne nous dit pas ce qui a été mis en pratique. Les données brutes d'une recherche quantitative sont à mettre en relation avec d'autres études plus qualitatives pour comprendre comment on est arrivé à un résultat. De plus, il faut toujours garder en tête les contre-exemples et les particularités.

Par exemple, les écoles fribourgeoises ont de bons résultats quant à l'enquête PISA. Or, qu'est-ce qui est mis en place pour les enfants d'immigrés ou de réfugiés qui doivent apprendre le français ? La plupart du temps, ils rejoignent une classe standard et doivent se débrouiller comme ils peuvent. A Genève par contre, où les résultats Pisa sont moins bons, il y a des classes spéciales pour apprendre le français en lien avec d'autres domaines. L'étude quantitative et statistique est nécessaire mais insuffisante pour décrire la réalité.

Autre point en rapport avec les médias. Une précaution pour ne pas se faire manipuler consiste à aller chercher, vérifier soi-même l'information et la croiser avec différentes sources. En ce qui concerne par exemple la guerre en Syrie, les Occidentaux peuvent facilement se faire manipuler, car ils ne croisent pas l'information. Ils la reçoivent d'une source unique qui se laisse aisément décliner dans les médias européens. Bref, on nous baratine toujours la même information, qui convient aux propriétaires ou actionnaires des grandes médias et l'information reste lacunaire et unidimensionnel.

Point 5 : Que faire quand le paradigme de lecture tend à devenir unidimensionnel ?

Le développement durable et l'écologie sont en train de devenir de nouvelles idéologies. Attention, je ne dis pas qu'il n'est pas bien de donner la priorité à ces questions, sauf qu'il y a un glissement quand on utilise cela à l'école avec les enfants pour faire culpabiliser leurs parents. Il est bien d'informer les élèves et de cultiver les bons gestes, sans les amener à un conflit de loyauté avec leurs parents.

On reproche souvent à l'Eglise de dire aux gens ce qu'ils doivent faire. N'assiste-t-on pas aujourd'hui à un transfert avec l'école ? Le développement durable est un outil pédagogique prodigieux, pour autant qu'on ne le présente pas d'une manière unidimensionnelle, autrement dit, en faisant de l'instrument un absolu. Il doit rester un instrument d'analyse. C'est un bon outil pour réfléchir à la complexité des situations et pour développer une pensée critique. Ne versons donc pas dans la mono-pensée.

Point 6. Le chemin de retour ou la leçon de Pareto : abstraire du concret - oui ! -, mais sans oublier de revenir de l'abstrait au concret...

Par rapport à la question du passage du concret à l'abstrait et du retour au concret, je reformulerai la problématique à l'aide des catégories local et global. L'anglais a formé le néologisme : *glocal* que je trouve intéressant pour ma part, car nous sommes toujours en tension entre les deux. Penser global pour une action locale, agir local en pensant au-delà. Il y a là, je crois, un bon critère pour une parole incarnée.

2.5. Un point du vue du monde politique par Cyrille Fauchère

Cyrille Fauchère, marié et père de quatre enfants, est à la tête de l'UDC du Valais romand, en plus de ses fonctions de conseiller municipal de la Ville de Sion et de député au Parlement du Canton du Valais. Collaborateur scientifique pour la chaire d'histoire de l'Eglise à l'Université de Fribourg, il est docteur ès Lettres en Etudes religieuses.

(Propos recueillis et mis en forme par Pascal Ortelli)

Point 1 : Le critère d'une parole incarnée

En tant que catholique engagé en politique, j'ai à cœur de défendre et d'intégrer l'enseignement social de l'Eglise dans mes prises de position, notamment par rapport à ce qui touche à la défense de la vie.

Les idées sont le fil rouge du travail du politicien. En politique, on défend des idées qu'on souhaite voir se concrétiser. Le danger est d'en rester seulement à une discussion sur les idées, sans intégrer le devoir qu'on a de s'investir pour le bien commun, sans tenir compte des problèmes réels auxquels la population fait face. Cet écueil peut être renforcé par la logique des élections. Le risque est dès lors de ne travailler plus que pour assurer son élection, donc de brasser les idées qui sont porteuses et de n'aboutir en fin de mandat à aucune réalisation véritable.

A Sion, nous avons par exemple cherché à soutenir les familles en relation avec la taxe d'assainissement qui était directement indexée lors de la naissance d'un enfant. En la faisant indexer l'année suivante, nous avons permis de faire économiser quelques dizaines de francs, qui sont précieux pour le budget d'un ménage durant les premiers mois de vie. L'exemple paraît trivial, mais il montre qu'en politique, il est important de rester attentif aux petits gestes. On risque sinon de déconnecter l'idée de la réalité, d'en rester à une gestion abstraite des problématiques.

Point 2 : Les clés de lecture et le medium ambiants : entre statistiques et nouveaux moyens de communication

Les statistiques permettent une adhésion plus grande à un projet. Elles sont un bon indicateur pour connaître les thèmes sur lesquels le politicien doit mettre plus d'énergie, parce qu'ils concernent un plus grand nombre de personnes. Néanmoins, il importe de lier ses engagements aux préoccupations des gens mais non pas en tenant compte des seuls résultats d'études statistiques. Idéalement, nous devrions être capable d'adopter une vision macroscopique et plus générale, c'est pourquoi chaque parti politique rédige un programme.

L'image en politique est bien sûr un vecteur de communication important. La manière de s'exprimer, la capacité à écouter, son habillement, le fait de porter ou non une cravate, etc., ce sont autant de codes qui permettent de se mettre au niveau de son auditoire (jeunes, spécialistes, politiques, etc.)

Point 4 : La force des idées : une vague utopie ou un réel moteur de transformation ?

Certaines utopies peuvent conduire à des nouveaux totalitarismes. Aujourd'hui, je suis particulièrement frappé par le poids que prennent les questions de genre et d'égalité des sexes. Si chaque débat mérite d'être conduit avec le sérieux et le respect auquel il a droit, j'ai parfois l'impression, sans être ni homophobe, ni phallocrate, d'assister à la dictature d'une nouvelle pensée unique qui me catégorise comme tel.

Mon utopie qui n'est pas utopiste est de pouvoir vivre et faire vivre mes enfants dans un modèle de société sain et traditionnel, modèle que j'ai moi-même expérimenté. Il ne s'agit pas de se complaire dans une vision passéiste, mais d'oser transmettre le meilleur de ce que l'on a reçu. Ce que j'ai reçu de mes parents, j'essaie de le faire fructifier afin de le redonner et cela m'aide dans l'éducation quotidienne de mes enfants.

Les idées sont un moteur, car sans elles on ne peut pas faire de politique. On aspire tous à une société idéale. Les problèmes apparaissent quand on cherche à se mettre d'accord pour essayer de la définir... Dans plusieurs débats, il m'est arrivé de connaître des grands moments de solitude. Je savais que la cause était perdue d'avance, ce qui ne veut pas dire qu'il ne fallait pas quelqu'un pour la défendre. Même si mon point de vue n'a pas convaincu, je n'en fais pas pour autant une déprime et surtout ne regrette pas l'exercice. Il est bon en démocratie d'avoir une pluralité d'idées, encore faut-il qu'on nous laisse les exprimer sans nous taxer d'emblée d'extrémiste.

Point 5 : Quels sont les totalitarismes actuellement cachés ? Quelles sont les vérités occultées ?

Aujourd'hui, le droit des animaux tend à prendre une place qui est en train d'être absolutisée : il y a des caisses maladies pour animaux qui voient le jour, des psychologues, des avocats... ; au Mexique, on a reconnu la possibilité de se marier avec un arbre ; certaines minorités imposent au reste de la société des revendications exagérées en matière de droits et d'égalités. On assiste ici à une inversion de valeurs, à une confusion des natures et à un glissement par rapport la vision chrétienne classique où l'homme est au centre de la Création. Cela ne veut pas pour autant dire qu'il est légitime d'ignorer son prochain ou d'exploiter les fruits de cette Création à outrance.

Point 6 : Le chemin de retour ou la leçon de Pareto : abstraire du concret - oui ! -, mais sans oublier de revenir de l'abstrait au concret...

La chance des élus, c'est que, normalement, ils sont amenés à réfléchir à deux fois avant de prendre une décision. Notre fonction nous oblige constamment à opérer ces allers-retours entre la réalité et l'idée. Le cas est particulièrement manifeste quand on doit discuter un budget : on réfléchit bien avant de couper les subsides à son voisin, car le retour de manivelle pourrait être violent, sans compter que derrière les chiffres se cachent des personnes. A mon avis, le danger vient plutôt du côté des lobbyistes. Avec le poids qu'ils prennent aujourd'hui sur la politique, le risque est plus grand de se déconnecter du global et de ne servir que des intérêts égoïstes.